

ENTRETIEN AVEC MARTINE REY ARTISTE LAQUEUR

Propos recueillis par Jean-Yves Boutaudou

1

Martine Rey



Copyright Jade Johannès

JYB : Comment est né votre intérêt pour la l'art japonais et pour la laque en particulier ?

1

MR : J'ai eu la chance d'avoir un grand-père marin, qui a beaucoup voyagé en Asie et a vécu vingt ans au Vietnam. Pendant mon enfance, quand nous lui rendions visite à Nice, je découvrais un intérieur « asiatique », plein d'objets évoquant les voyages et je dormais dans un lit laqué. Plus tard, lors de mes études aux Arts Appliqués de l'Ecole Duperré, j'ai choisi comme spécialité la laque, sans doute un relent de mon enfance.

Mon maître à ce moment fut Jean-Pierre Bousquet, qui travaillait la laque cellulosique, à une époque où la laque végétale japonaise était très peu connue. Il s'inscrivait, comme je le souhaitais, dans une démarche de création contemporaine et les processus de la laque étaient assez comparables, bien que beaucoup plus rapide avec la laque cellulosique. Cette technique m'ayant plu, j'ai eu envie d'aller au Japon pour apprendre avec le matériau originel et me perfectionner. J'ai eu la chance d'obtenir du Ministère des Affaires Etrangères une bourse d'études de dix-huit mois ; c'est ainsi que je découvris le Japon pour la première fois.



2
Bâton magique, 2005,
bois, laque,
paladium

Ce fut bien sûr un choc culturel, humain, social. Je devais consacrer six mois à apprendre la langue japonaise et à me trouver un maître avec qui étudier et apprendre pendant un an les techniques de la laque végétale.

Grace à une introduction d'amis vivant au Japon, je pus m'inscrire à l'Université des Beaux-Arts de Kyoto où on me proposa de choisir mon maître parmi les cinq professeurs responsables d'ateliers de laque. C'est ainsi que je devins l'élève de Maître Shinkai, qui avait une approche contemporaine de la sculpture en laque végétale.

La communication avec lui était un peu complexe car il ne parlait que japonais, mais par le geste, le regard, l'observation, j'ai appris auprès de lui les techniques des apprêts, de la pose de la laque, de son ponçage, des décors de maki-é, d'incrustations, etc...

JYB : Comment avez-vous intégré cette formation auprès d'un maître japonais dans votre travail d'artiste occidentale ?

MR : Il y a tout d'abord une question que se posent beaucoup d'artistes occidentaux : suis-je en train de faire de l'art ou suis-je un artisan ? J'ai rapidement découvert que c'est l'œuvre qui compte en premier

au Japon, avant celui ou celle qui l'a créée. Ce qui importe c'est la présence et la beauté finale de l'œuvre.

Si l'on considère le *kintsugi* (l'art de réparer les céramiques avec de la laque d'or) par exemple, qui est une technique typiquement japonaise, il y a bien sûr un apprentissage technique, mais ce qui est fondamentalement recherché est l'expression de la beauté. Comment donner une nouvelle vie à un « objet blessé », comment retrouver sa beauté originelle ? L'artiste est remis à une place, à la fois modeste et essentielle : créer des objets qui rendent les gens heureux !

Je pense que d'une certaine façon, en rentrant du Japon, j'étais imprégnée de cette idée de la beauté. J'avais envie de faire de beaux objets « japonais ». La difficulté pour moi était que je n'avais pas d'histoire par rapport à ces objets.

Aussi je suis partie de mon histoire personnelle : j'aime garder les objets, je ne jette rien, je suis une glaneuse plus qu'une collectionneuse. J'ai commencé à travailler sur des bréchets de poulet et des os, qui évoquaient pour moi les repas de mon enfance, « l'os du bonheur », les parties d'osselets, et j'ai essayé de les magnifier en les laquant.

3 Bâton de paroles, 2009, bois, laque, © Pierre Gallais



Pour l'anecdote, il m'a été fait remarquer qu'au Japon on ne garde pas les os et qu'un japonais n'aurait pas eu cette idée !

Mais mon chemin s'est affiné : je me suis aperçu que j'avais deux pays (j'ai été mariée à un japonais et nous avons deux enfants) et que mon travail se situe dans l'entre-deux.

JYB : Sur un plan plus général, que représentent pour vous le Japon et sa culture ?

MR : Nos racines profondes sont en quelque sorte innées et sont des fondations sur lesquelles nous bâtissons notre existence. Pour ma part, je suis allée au Japon chercher d'autres racines, plus latérales, comme celles que l'on voit parfois dans les jardins japonais au pied de très beaux arbres et qui rappellent l'écriture, pour enrichir et conforter les premières, ce qui me permet de naviguer dans l'entre-deux en essayant de ne pas me noyer ! ② à ⑦

Je ne me comporte pas de la même façon quand je suis en France et quand je suis au Japon. Par exemple, je ne bois pas de saké en France alors que

j'adore le faire au Japon. Pour les fromages, c'est l'inverse, alors qu'on peut en trouver de très bons au Japon. Il ne s'agit donc pas de hiérarchiser comme nous aimons le faire ici mais d'enrichir.

J'ai souvent l'impression de vivre dans une maison qui a des racines multiples et aussi un toit et de vivre entre les deux.

Le Japon c'est aussi pour moi une esthétique, un mode de vie qui nécessite du temps pour comprendre et apprécier. Par exemple, il est frappant de voir qu'un Japonais et un Français ne regarderont et ne prendront pas en mains une céramique de la même façon.

Pour les laques, c'est différent. Même s'il y a eu des évolutions depuis quelques années, la laque est encore un idéal de perfection. Shibata Zeshin, le grand laqueur de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle, était capable de rendre en laque de manière parfaite, des objets par nature imparfaits, tels que des clous rouillés ! D'ailleurs, l'imitation d'autres matériaux est un domaine où la laque peut exceller au point que l'on ne sache plus discerner l'original. Aujourd'hui, j'accepte de ne plus chercher à comprendre ce que j'admire au Japon et tout va mieux ! Quand je suis là-bas, j'accumule de manière un peu égoïste, des objets, des plaisirs et des sensations, sans chercher à en expliquer l'origine, ce qui est bien peu cartésien.

L'exemple des jardins est typique. Quoi de plus dissemblable qu'un jardin japonais et un jardin français ? Pourtant, ils sont tous les deux composés selon des règles précises, la grande différence est qu'au Japon, les règles ne se voient pas.

JYB : Que pouvez-vous nous dire de votre démarche artistique ?

MR : Ma démarche est largement le reflet de ce que nous venons d'évoquer. L'art, c'est partager ce qui nous fait vivre, ce qui nous re-lie à l'autre.

La laque est appréciée au Japon comme un art prestigieux. Un art d'ornement cependant, toujours lié à « l'habillage » d'objets, avec la finesse d'orfèvre que l'on connaît. Tout en apprenant les gestes constitutifs de cette pratique séculaire, ma démarche de créatrice contemporaine m'a très vite amenée à retourner le propos : surtout ne pas créer des objets pour lesquels la laque ne serait que redondante voire déplacée, mais trouver des objets avec leur histoire et changer le statut du regard sur ces objets en employant la laque. J'ai voulu donner à la laque

toute sa valeur de matière précieuse en tant que telle. Au lieu de protéger ou de servir une décoration, un effet surface, un effet reflet, je cherche à ce qu'elle donne un statut de relique, de talisman aux choses « ordinaires », aux objets anonymes, abandonnés, délaissés. Elle devient un révélateur des objets qu'elle recouvre, en en dévoilant les insoupçonnées profondeurs.

Mes rendez-vous avec le Japon sont balisés de découvertes et d'intimités mêlées : ces forêts d'idéogrammes inconnus comme les signes narratifs de Michaux, le jardin de pierres agencées tel un paysage offert, une laque dans l'ombre comme une relique dans un édicule... les éléments se rencontrent dans un espace commun jusqu'alors ignoré. Je travaille dans cet espace, qui superpose les souvenirs et les gestes, celui qui se glisse dans les multiples couches de laque comme des palimpsestes engloutis. La laque est là pour marquer le temps qui passe, elle est le lien, l'interstice de la mémoire.

Je retrouve à travers la technique de la laque, par son labeur, sa lenteur, sa préciosité, les temps passés à regarder notre mère "raccomoder" avec tendresse nos vêtements, à observer le vent poussant les nuages, à ramasser ces cailloux dans mes poches déformées, ... Tous ces instants portent enfin une légende : l'intuition du beau est étrangère aux mots, pas aux choses. Je me sens en profonde harmonie avec la façon dont l'usure du temps est magnifiée par l'art japonais. J'ai trouvé là un chemin sur lequel engager mon travail artistique, espace-temps que je continue d'explorer à ce jour. La préciosité de la laque végétale - urushi - dans son usage et sa place dans l'espace japonais révèle la part essentielle du sensible. Mon travail depuis quarante ans est étroitement lié à cet "objet" chargé de la "poignante mélancolie des choses" (Mono no aware).

JYB : Vous avez séjourné à la Villa Kujoyama, à Kyoto en 2018. Dans quel but et quels enseignements en avez-vous retenus ?

MR : Ce fut une année merveilleuse. J'avais besoin de retourner au Japon pour mon travail artistique. Je ressentais la nécessité de me renouveler, de retrouver des liens avec le Japon. J'ai donc préparé un dossier de candidature pour une résidence de six mois à la Villa Kujoyama. Il fallait que le dossier montre un « désir de Japon », ce qui me correspondait bien.

J'avais intitulé mon dossier : « Retour à la source » et il s'agissait d'un projet commun avec mon amie Naoko Ito, artiste laqueur graveur japonaise ayant appris la gravure en Belgique, miroir inversé de mon expérience de double culture. Je souhaitais également travailler avec l'eau, à partir d'expériences de laques flottantes que j'avais réalisées (*urushinagashi* inspiré par le *suminagashi*, encres flottantes). Je voulais aussi profiter de ce séjour pour renouer avec Maître Shinkai et poursuivre mes recherches sur les papiers japonais.

Ayant eu la chance de faire partie de la quinzaine d'artistes de toutes disciplines sélectionnés, j'ai pu travailler les laques flottantes et leur impression sur papier ou tissu, grâce à un grand bassin qui était à ma disposition.

Le lieu est magnifique, sur le Mont Higashi au-dessus de la ville de Kyoto, dans un bâtiment de style Le Corbusier. Les conditions de travail créées par la Direction de la Villa y sont excellentes et les rencontres avec les autres résidents créent une atmosphère propice à la création.

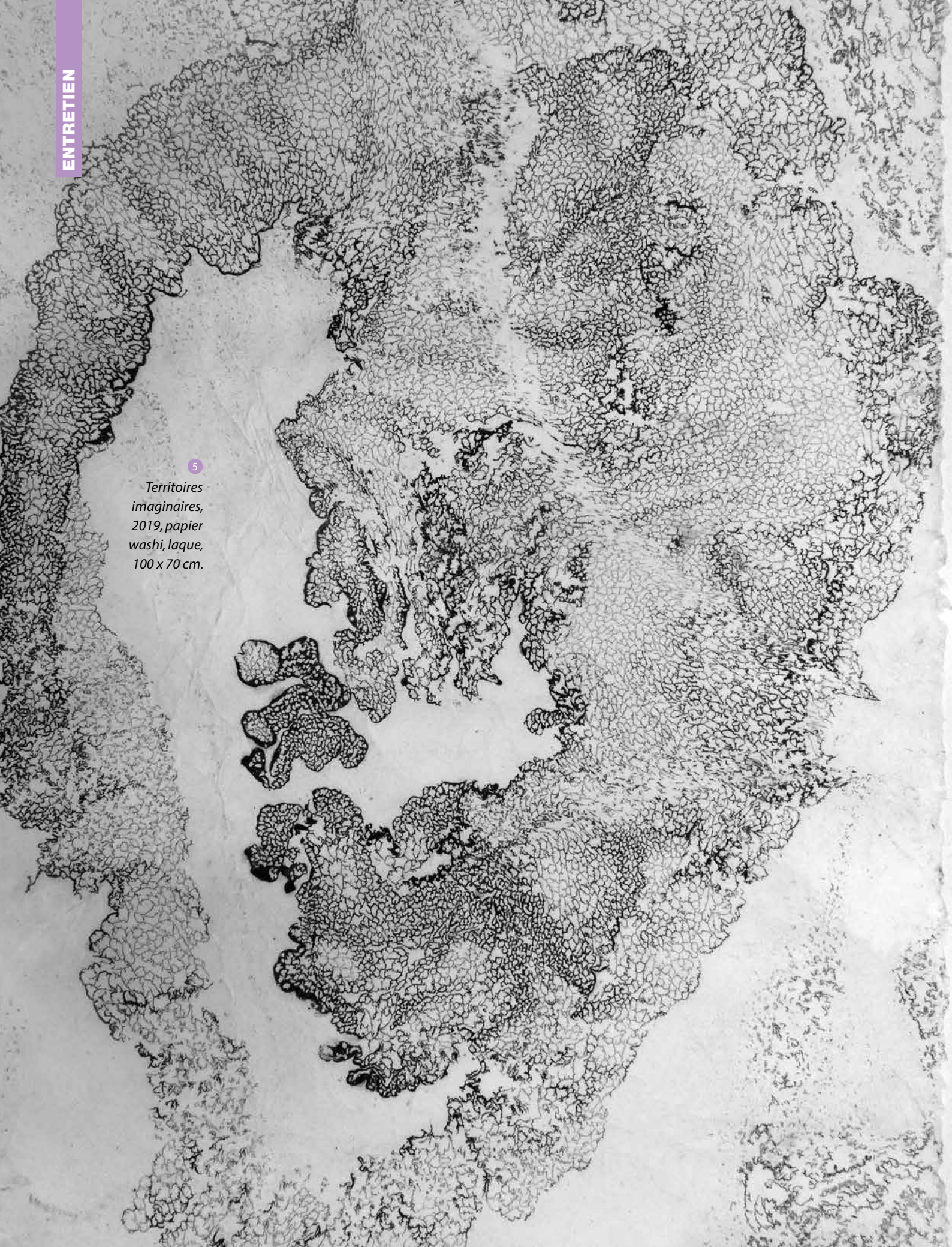
Je suis très reconnaissante d'avoir pu faire cette résidence, elle m'a permis de comprendre que j'étais réellement une artiste, imprégnée de deux cultures.



4
Calligramme,
2011, bois,
laque, ©
Daniel
Deyres

5

*Territoires
imaginaires,
2019, papier
washi, laque,
100 x 70 cm.*



6
Mondes flottants, 2019,
organza de soie, laque,
© Elizabeth Filezac de
l'Etang



JYB : Y a-t-il des objets en laque auxquels vous vous intéressez plus particulièrement et quels autres domaines de l'art japonais aimez-vous ?

MR : Parmi les objets en laque, j'ai une attirance particulière pour les bols. Ils évoquent pour moi le souvenir de ma mère tenant un bol le matin. J'aime la beauté de ces objets du quotidien. Quand ils sont recouverts de laque noire, ils jouent de l'ombre et de la lumière et se font découvrir progressivement, comme le notait Junichirô Tanizaki dans « Eloge de l'ombre ». Le Japon nous permet de découvrir ce que nous connaissons déjà.

Plus généralement, j'aime la céramique, le papier, le bambou. Ce sont d'ailleurs des éléments que l'on retrouve, ainsi que la laque, dans la cérémonie du thé et son environnement.

La vannerie japonaise, qui a été en grande part découverte récemment en France, est également un domaine que j'aime. Elle a donné et donne encore aujourd'hui lieu à une créativité extraordinaire. L'exposition du Musée du Quai Branly, en 2018/19 : « Fendre l'air, art du bambou au Japon », a été à cet égard, une révélation pour beaucoup. J'ajouterai que dans le passé, les vanniers laquaient eux-mêmes leurs paniers.

JYB : vous pratiquez également le *kintsugi*. La démarche d'un artiste occidental dans ce domaine est-elle différente ou bien pensez-vous que l'on doit rester dans la tradition ?

MR : On ne connaît pas avec certitude l'origine de ce mode de réparation à la laque des céramiques accidentées. On dit qu'un seigneur, au XV^{ème} siècle, ayant brisé un bol qu'il chérissait, avait demandé qu'on le fasse réparer en Chine et que, le bol ayant été recollé avec des agrafes, avait demandé qu'on recherche une autre manière de faire qui veille à la beauté de l'objet. L'histoire est belle mais peut-être légendaire.



7
Bols d'air,
2019/20, soie,
laque

8

Tasse des années 60, kintsugi or, couverte piquée de rose (gohonde), fours d'Asahi (Préfecture de Kyoto)



L'idée de retrouver la beauté intrinsèque d'un bol en lui apportant une beauté différente est en tout cas passionnante. Dans mon cas, on me demande la plupart du temps d'intervenir sur des pièces accidentées que je n'ai pas connues intactes. Je dois donc d'abord les imaginer et me les approprier avant de commencer. Ensuite, le premier travail, qui utilise les propriétés collantes de la laque, n'embellit pas la pièce et ce n'est que lorsque l'on saupoudre l'or ou l'argent sur la laque que l'on découvre vraiment les nouveaux chemins que l'on a tracé pour l'objet. 8

Le kintsugi est très en vogue aujourd'hui et certains sont tentés de casser volontairement des céramiques pour pratiquer le kintsugi, voir de faire du kintsugi « décoratif » sur des pièces intactes. Il faut rappeler tout d'abord que le bris volontaire pour pratiquer le kintsugi existait à l'époque Edo et que certains

types de cassures étaient célèbres et recherchés. Par ailleurs, il peut être tentant de continuer, pour des raisons esthétiques, une ligne au-delà de la brisure, mais il est rare que ça fonctionne. Je pense personnellement que les kintsugi pratiqués selon la manière traditionnelle japonaise, sont les plus beaux et apportent une nouvelle et tangible beauté aux objets.

Je voudrai enfin signaler que le Musée des Beaux-Arts de Lyon possède une fort belle collection de céramiques japonaises et coréennes, dont nombre de beaux kintsugi, provenant de la collection Collin, acquise en 1917.

JYB : Pouvez-vous nous parler de l'exposition « Esprit Japon », présentée en 2019 au Musée Hébert, à côté de Grenoble, dont vous étiez commissaire ?



9

*Pierre d'attache(s),
2018, laque sèche
(tissus laqués),
laque, © Pierre
Gallais*

MR : On m'a en effet demandé, à mon retour de résidence à la Villa Kujoyama, de concevoir une exposition dans le cadre de l'Année du Japon en Isère. J'ai souhaité à cette occasion, établir que la différence entre artisanat et art n'existait pas pour un grand nombre d'artistes vivants, japonais ou français, qu'ils travaillent dans les domaines de la laque, de la céramique, du textile, de la calligraphie, de la vannerie ou de la gravure. ⁹ Tous sont des artistes que je connais et apprécie et l'osmose entre les œuvres a bien fonctionné ; il y avait une vraie disposition à la beauté. De plus, l'exposition a eu un réel succès et fut l'occasion pour le public de découvertes, dans le domaine de la vannerie en particulier.

JYB : Vous présenterez quelques œuvres dans une exposition collective : Laques, regards croisés, à la Bibliothèque Forney à Paris, du 11 janvier au 27 février 2021, quelle est l'origine de cette exposition ?

MR : Je suis membre de l'association LAC (Laqueurs Associés pour la Création), qui a été créée par Jean-Pierre Bousquet, mon premier maître, dans les années 1980. Elle regroupe des laqueurs contemporains travaillant tous types de laque et la Bibliothèque Forney présentera nos travaux pour la troisième fois. J'espère que ce sera l'occasion de rencontrer nombre des membres de l'Association Franco-Japonaise.

<https://martinerey-laque.com/>

Martine Rey participera à l'exposition « Paysage intérieur », à la galerie Sinople, 21 rue des Filles du Calvaire à Paris, du 15 octobre au 20 décembre 2020

Villa Kujoyama :

La Villa Kujoyama est l'un des cinq établissements de l'Institut français du Japon. C'est l'un des plus prestigieux programmes de résidence français à l'étranger avec la Villa Médicis à Rome et la Casa de Velasquez à Madrid ; c'est aussi la seule résidence française de créateurs en Asie. Construite par l'architecte Kunio Kato sur le mont Higashi à Kyoto, la Villa Kujoyama développe, depuis 25 ans, un programme d'excellence à destination des

artistes qui souhaitent développer un projet en lien avec le Japon, dans les champs les plus variés de la création. Trois cent dix-sept résidents y ont séjourné depuis son ouverture.

L'origine de la Villa Kujoyama

L'idée d'établir un centre culturel dans la région du Kansai naît en 1926 alors que Paul Claudel occupe, pour la dernière année, le poste d'ambassadeur de France au Japon. Autour de Katsutaro Inabata, alors président de la Chambre de commerce et d'industrie d'Osaka, il parvient à réunir un groupe de Japonais francophiles qui rassemblent les fonds nécessaires à la construction d'un institut franco-japonais.

Le projet se fonde sur l'idée de Paul Claudel d'associer un écrin japonais et des contenus artistiques français. La Société de rapprochement intellectuel franco-japonais assure la tutelle de ce nouvel institut construit grâce à des fonds japonais et dont le fonctionnement est assuré par le gouvernement français. L'Institut franco-japonais du Kansai est inauguré le 5 novembre 1927 sur le mont Higashi, à l'emplacement qu'occupe actuellement la Villa Kujoyama. En 1936 il sera transféré près de l'Université de Kyoto alors en plein développement et pendant près de 50 ans le bâtiment sera laissé à l'abandon.

En 1986, le ministère des Affaires étrangères français décide de relancer un projet sur ce terrain. Il propose, étant donnée la nature de cette ville d'art et d'histoire, d'édifier un établissement sur le modèle de la Villa Médicis à Rome, destiné à accueillir des artistes et des chercheurs en résidence.

C'est ainsi que le 11 novembre 1986 la Société de rapprochement intellectuel franco-japonais décide de la construction, selon l'idée originelle de Paul Claudel, d'un « Centre franco-japonais pour les échanges et la création » grâce aux fonds du petit-fils de Katsutaro Inabata. Ce centre deviendra l'actuelle Villa Kujoyama, inaugurée le 5 novembre 1992.